

# CÉRAMIQUES ET PAYSAGES

Photographies  
de Raymond Sauvaire





## LES COLLECTIONS THÉÉTÈTE

### *Céramique*

sous la direction de Charles Eissautier

Voici *Céramiques et paysages*, reflet de deux regards croisés, celui d'une galeriste exigeante qui pendant des années a défendu avec force les artistes qui ont choisi l'argile pour s'exprimer, et d'un photographe du paysages de grand talent à l'oeil tout aussi attentif au travail des créateurs, comme témoignage de la vitalité de l'art céramique de ces dernières années.

Diffusé par les Belles Lettres, l'ouvrage sera présent sur les rayons de très nombreuses librairies soulignant ainsi notre souhait de permettre à l'art céramique de dépasser les limites habituelles de ce type d'édition.

Que les éditions Champ social en soit chaleureusement remerciées pour avoir accepté de nous accompagner dans cette volonté et souhaitons que ce premier titre soit suivi de nombreux autres.

Charles Eissautier



La maison d'édition reçoit le soutien  
de la Région Languedoc-Roussillon

© Jeanine Sauvaire pour l'ensemble des œuvres photographiques présentées

© *Champ social* éditions, 2006

*Champ social* éditions – 34bis, rue Clérisseau – 30 000 NIMES

Courriel : [contact@champsocial.com](mailto:contact@champsocial.com) – site Internet : [www.champsocial.com](http://www.champsocial.com)

Diffusion *Les Belles Lettres*

ISBN : 2-913376-63-0

# CÉRAMIQUES ET PAYSAGES

Photographies  
de Raymond Sauvaire



Nous tenons à remercier Sylvie Girard pour l'intérêt qu'elle a su porter à ce projet, ainsi que tous les collectionneurs dont les œuvres ont été photographiées par Raymond Sauvaire et en particulier Charles-Adrien Buéno pour son soutien amical.

## Résonance

« Avance sur ta route car elle n'existe que par ta marche. »  
Saint Augustin

Car c'est bien de route dont il va s'agir maintenant. Une route, un chemin, pour être modeste et, pour être plus modeste encore, un chemin de terre. Ce chemin-là, on ne le trouvera pas forcément sur une carte de géographie, cadastre compris, car il arrive le plus souvent qu'il se trace en dehors des sentiers battus. De plus, on ne saurait lui fixer de point d'arrivée car il est sans fin et il « n'existe que par la marche ». Deux cheminements vont se côtoyer, celui d'un coureur de fond, capteur d'images, et celui de modéleurs de terre rencontrés sur sa route. À l'évidence, ces cheminements sont environnés de nature. Pour le premier, c'est le sol, support de sa course. C'est aussi l'air qu'il respire, le paysage où il s'immerge, tel un nageur dans l'étendue de l'eau. Pour les autres, ce sont les quatre éléments, l'eau, l'air et le feu métamorphosant la terre. Mais cette nature extérieure, physique, ne serait encore rien si sa vocation n'était pas de permettre à tout un chacun la découverte et la mise en œuvre de ses forces vives et créatrices particulières, si différentes soient-elles. On perçoit ainsi la résonance secrète qui relie deux choix apparemment dissemblables, l'ascèse de la course et le travail de la terre, basse et pesante de nature. Traversée l'épreuve de la première heure ou les incontournables gammes d'un apprentissage jamais achevé, l'être, dépouillé de l'accessoire, se rassemble dans son unité, atteignant par là-même la justesse du regard et du geste. Prendre le temps de courir ou de tourner un pot ne relève pas d'un désir de vitesse ou de perfection. Cette immersion créative dans la nature engendre plutôt le goût d'une présence à soi-même et aux choses, une manière d'être simplement là et nulle part ailleurs que dans cet instant qui est la pulsation, lente ou rapide, d'un constant devenir. Dans l'art de la course

ou de l'argile, on ne se déploie vraiment qu'à partir de son propre centre. Ainsi avancent dans un même mouvement ces chemins qui n'ont de pleine réalité que pour ceux qui mettent un pied devant l'autre. Mais cela ne veut pas dire que pour ceux qui ne courent ni ne façonnent, ou simplement découvrent d'autres voies, ces chemins ne soient pas repérables. Au contraire, il est dans leur nature de se laisser reconnaître à leurs traces, imprimées sur terre et non dans les nuages ! Le potier dépose ses pots sur le bord de la route. Et, pour notre coureur de fond, les traces seraient moins évidentes si celui-ci ne fixait par l'image, saisie au vol ou aux heures de repos, tel fragment de paysage ou telle œuvre de terre qui l'ont ému au passage. Ainsi naissent les balises. Elles racontent que quelqu'un est passé par là, elles disent l'attention de son regard ou de ses mains, elles témoignent de sa jubilation dans la découverte de sa voie.

Daniel de MONTMOLLIN

# Introduction

## *Le premier paysage*

Pendant son refroidissement, il est probable que notre planète ressembla d'abord à une bille de terre cuite, offrant pour unique paysage un crâne chauve, rouge sombre, emprisonnant lentement la tempête de son feu d'origine. Il est possible qu'elle livra d'entrée les aspects d'une poterie sphérique à l'inventaire desquels une seule image aurait suffi.

On sait la colère de ce feu captif et comme il tempêta tant et tant, déchirant, boursouflant, feuilletant, brisant la pâte de son écorce à nous laisser rêveurs. Mais où donc aurait-il appris son métier le potier-créateur de notre globe terrestre ? Empoté, désordonné, qui commence par la cuisson de l'informe et met à refroidir sans souci d'explosions inéluctables. Le tesson de la « chose » encore tiède, il en érode et ride la surface avec patience, infiniment, utilisant d'inusables outils : l'eau, l'air et le feu variant les protocoles. S'octroyant de surcroît des siestes millénaires non négligeables.

C'est miracle si la vie put s'organiser dans ce chaos qui œuvrait à son embellie autant qu'à sa ruine. Miracle qu'elle put nicher son génie créateur dans une si grande diversité de formes originales dont le cadre n'était autre que les complexifications du paysage premier sans cesse remaniées et dont nous connaissons aujourd'hui les catégories.

Sous le manteau des neiges, sous le vernis des glaces, sous le duvet des semailles, comme sous la toison des blés mûrs, sous le tablier de lin et la coiffure d'écolier sage des sillons sur la colline, sous la crinière des forêts, sous l'éboulis des parois rocheuses, sous la mer, et si nous devons douter de leur origine, c'est par leurs entrailles que les paysages nous souffleraient encore l'haleine chaude du four céleste, réveillant parfois de mauvaises humeurs et des poussées d'acné juvénile.

### *La première céramique*

C'est une prime à la maîtrise du feu quand l'humanité fait ses premiers pas sur la terre. L'empreinte du pied dans l'argile humide, durcit sous la chaleur des braises. De l'informe prend forme, de la boue se pétrifie, de l'éphémère perdure. Balayant les cendres du foyer, la pluie demeurant dans cette empreinte de pas plus longtemps que dans celles du sentier s'accorde au paysage lagunaire. Les premiers pots partent à la conquête de l'eau, de l'air, et du feu qui se regardaient de travers. Ils trouvent un projet d'entente dans l'atelier du potier. La terre sera en bourgeon sur le tour, le lac dans le bol, le vent dans la flûte, la lumière dans le creuset, la source dans le bec, la rivière dans la gorge, la chaleur dans l'alandier, l'abri dans le grenier et l'au-delà par le col. Contenu dans la nature : tout un art de contenir.

### *Le regard du coureur*

8

Avant toute chose, aborder le paysage physiquement le palper à petite foulée, s'y introduire comme l'abeille, y revenir avec prédilection : butinage, pèlerinage.

Ajuster la respiration à la cadence des pas, le souffle à la pulsion sanguine dans le battement des semelles en contrepoint. Répondre aux doléances musculaires, enfin, régler la machine amoureuxment pendant trois bons quarts d'heure. La sécrétion d'endorphines ne va pas tarder à doper l'insecte humain en réduisant la sensation d'effort, décuplant sa résistance, métamorphosant tous les champs sensoriels, peuplant d'images la solitude du photographe-coureur de fonds.

Instants bénis où forcer sur ses jambes n'est plus nécessaire pour courir, se contraindre à l'observation n'est pas indispensable pour voir, regarder n'est plus obligatoire pour saisir.

Les photos de Paysages de Raymond Sauvaire ne sont pas à proprement parler des photos de course quand il revient sur ses pas pour déclencher son appareil. Ce sont des collectes d'images fugitives imprimées dans sa mémoire comme il en défile derrière la vitre d'un train. À cette différence que nous restons inactifs pendant ce long travelling alors que Raymond sélectionne dans un état de concentration intense. D'où cette qualité spécifique faite d'urgence intemporelle, d'hommage religieux : un style personnel soucieux du détail à l'intérieur d'un plan panoramique.

La présence humaine ou animale s'y fait discrète. Raymond en retient l'activité pour son apport graphique (chemins, plantations, clôtures) ou le détail qui confirme l'échelle de la représentation. Parmi les amandiers en fleurs, on ne distingue pas d'emblée l'homme qui taille sa vigne. Un point noir, si c'est un oiseau dans le ciel rarement photographié en exprime toute l'immensité.

Plus qu'un enseignement ses photos sont une franche invitation, leur beauté donne sens à la simplicité du geste photographique qui lui est propre ( focale et point de vue identiques à celle de l'œil). Aucun artifice dans le traitement de l'image ne cherche à la rendre attirante, cela étant, elle nous retient plus fort.

Une poterie dans le viseur n'a aucune chance de passer à la postérité si au préalable le toucher n'a pas renseigné l'œil sur le grain du tesson, la douceur d'une glaçure en accord avec un juste éclairage. Cette fois c'est dans ses mains que Raymond bouge le paysage. Lentement, tentant d'épuiser à chaque rotation les moindres signes de reconnaissance pour choisir son angle de prise. La simplicité de l'objet peut dérouter le photographe, parfois c'est la richesse de l'émail qui se refuse à la violence des spots, malicieusement, reflète au voleur d'image sa caricature dans le miroir de sa surface déformante. Et quand tout semble aller pour le mieux, le doute vient au dernier moment jouer les bons conseillers. Cherchant au plus près la vérité de l'objet, Raymond Sauvaire retourne la pièce dans ses mains, l'offre à la lumière du jour, au cas où, retourne au studio, remet à plus tard... Il n'est jamais pressé l'homme qui prend le temps de courir.

### *L'image au secours du photographe*

Dans cette capture instantanée Raymond Sauvaire associe deux contraires. Il immortalise en figeant. Son désir d'éternité est au prix d'un sacrifice. L'opération a la vertu de l'éclair et le pouvoir de la foudre. Nous ne pourrions ni courir dans la forêt, ni utiliser le pichet imprimé sur la page. Qui plus est, nous ne sommes pas assurés de sauvegarder leurs photos. Que le vase vienne à se briser, l'incendie n'épargnera ni le livre ni la forêt. C'est donc une fois de plus du bon côté de la vie qu'il faut se retourner face aux images. Les sortir de leur hypnose, ausculter leurs pouvoirs poétiques, les interroger quand elles ne parlent pas d'elles-mêmes. Ou les laisser parler entre elles.

Alors débordant de leur cadre, de leur classement, paysages et céramiques avèrent leurs affinités électives, explorent une mémoire inconsciente ressurgie d'éléments communs, s'adressent des regards, communient dans l'ordre et le désordre réconciliés. Sauvent leur enfance et la liberté retrouvées.





Car c'est bien de route dont il va s'agir maintenant. Une route, un chemin, pour être modeste et, pour être plus modeste encore, un chemin de terre. Ce chemin-là, on ne le trouvera pas forcément sur une carte de géographie, cadastre compris, car il arrive le plus souvent qu'il se trace en dehors des sentiers battus. De plus, on ne saurait lui fixer de point d'arrivée car il est sans fin et il « n'existe que par la marche ». Deux chemine-ments vont se côtoyer, celui d'un coureur de fond, capteur d'images, et celui de mod-leurs de terre rencontrés sur sa route.